

Le chewing-gum

Claire Dumay

Numéro 108, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14261ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumay, C. (2006). Le chewing-gum. *Moebius*, (108), 77–81.

CLAIRE DUMAY

Le chewing-gum

Je me couche, et dépose mon chewing-gum sur la couverture plastifiée d'un livre ; je me réveille et immédiatement le reprends, constatant qu'il a séché, ou particulièrement développé ses vertus adhésives. Seuls les temps de sommeil me séparent de lui ; il fait partie de moi. Pourtant, je n'aime pas les gens qui mâchent du chewing-gum. Cette mastication un peu bovine, souvent mécanique, a quelque chose de vulgaire qui compromet la bonne tenue et l'image que l'on donne de soi.

Je mâche donc du chewing-gum incognito. J'en sacrifie les trois quarts, pour ne conserver qu'une boulette compacte, destinée à se loger dans les bas-fonds de la mâchoire, la cavité buccale étant sollicitée en priorité par le discours. En classe, j'ai du mal à jongler avec le chewing-gum indocile, et je le glisse sous le bureau, comme les mauvais élèves. À table, je le colle sous l'assiette. Mais je lui suis d'une fidélité absolue. Je le reprends, après chacune de ces haltes, jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré zéro du goût.

L'heure de l'embrasement chewing-gumesque est d'ailleurs très brève, limitée à l'assaut initial, moment où la carapace de sucre se craquelle et la menthe trop forte se libère. Il faut d'abord mâcher sans relâche, jusqu'à ce que la matière se laisse apprivoiser, comme une pâte que l'on travaille pour la faire sienne. Le chewing-gum s'affadit régulièrement, jusqu'à l'insipide. Après avoir atteint ce stade, il devient ascétique, inusable. Quoique. J'assiste régulièrement à des désagrégations de chewing-gum qui m'affrontent à la fragilité de l'existence, au règne de l'aléatoire, et m'invitent à l'humilité : le mystère chimique de ces combinaisons aussi rédhibitoires qu'inattendues m'échappe.

Le phénomène est très soudain : quelques feuilles de menthe par exemple, ramassées au bord d'un chemin, et agglomérées au chewing-gum usagé, dans l'espoir de lui redonner une saveur naturelle, lui sont définitivement fatales. Tout comme la mastication concomitante du feuilleté doré de Leader Price et du chewing-gum à l'état avancé. On pourrait se pencher avec intérêt et rigueur sur le délicat problème de la résistance du chewing-gum à l'agression perfide de certaines substances, pour éviter ces naufrages. La gravité, à l'heure de la fin, est extrême : la pâte perd toute élasticité, se convertit en chaux granuleuse et se désagrège dans un flot de salive. Je n'ai plus qu'à me précipiter dans un lieu où je puisse cracher le liquide qui déboule, ou avaler la gorgée saturée de particules en suspension. Les chewing-gums, comme les teintes et les amours, virent...

J'aime principalement les chewing-gums à la menthe dont le goût est passé, la couleur pâlie, qui ne font ni bulles ni bruit. Le contraire du chewing-gum emphatique. Le chewing-gum intermittent et pudique : une intrigante éthique de la dissimulation. Le chewing-gum propose un vrai dilemme : il est expression de faiblesse ou de force ; signe d'incapacité ou de maîtrise ; besoin d'extériorisation, ou affirmation d'une intimité exclusive.

Il compense une fragilité en conférant une contenance ostentatoire et factice, visible pour autrui ; il traduit une nervosité incompressible qui, par le mouvement obsédant, instille et incarne la conscience d'exister ; ou il témoigne d'une profonde adhésion avec soi, au point qu'il devient nécessaire, légitime, à l'état de supplément d'être, de mystérieuse assise de l'identité, pour celui-là seul qui sait cette dépendance, mais peut la taire.

Malgré les apparences, le chewing-gum n'est jamais superflu. Il est le témoin privilégié de la vie qui infuse, le dépositaire d'une confiance resserrée, repliée en soi, déclinée tout en sourdine.

La mobilité plantureuse, qui semble inhérente à l'épanouissement même du chewing-gum, est pour moi un contresens : tout se joue dans la clandestinité, se limite

à l'usage interne. Certaines circonstances suscitent d'ailleurs des éclipses spontanées et immédiates de chewing-gum : le baiser fougueux, la cérémonie, l'eucharistie... Comme s'il était ouvertement accordé à la banalité, la nonchalance. Pour moi, il reste parfois secrètement attaché à l'émotion, pour mieux en contenir l'intensité : j'ai la mâchoire immobile, le chewing-gum figé dans une posture arctique.

J'ai une dépendance au chewing-gum presque fétichiste. Dont l'origine m'est inconnue. Qui correspond peut-être à une effusion de liberté. J'ai une mère qui hait le chewing-gum. Mon enfance a maintenu cet interdit bien serré. Et puis il a sauté avec l'adolescence.

J'ai tort de laisser penser que je n'aime le chewing-gum que pour ce qu'il me dit de moi, pour tout ce que j'y cache. Je mâche aussi beaucoup pour l'haleine. Pour qu'elle ne demeure pas confinée. Le chewing-gum est l'aboutissement, la prolongation naturelle du lavage des dents, du bain de bouche qui accueille la solution dentaire rouge au fluor, dont le pouvoir est anti-bactérien, dissolvant et anesthésique. Je résiste aussi longtemps que je le peux à ses assauts. Le chewing-gum arrive ensuite et assure la transition, prépare le retour à la normale, tout en remettant progressivement en bouche des réminiscences mentholées un peu moins impétueuses.

Il y a des gens qui vous livrent leur haleine en bloc, par pans malodorants, qui semblent l'avoir branchée en prise directe sur les intestins. Or il faut l'entretenir en l'activant, comme on exerce un muscle, en ouvrant la bouche, en la diffusant, à la criée. Les haleines ainsi confinées dans la naphthaline sont celles des gens qui ruminent en silence leurs déceptions, leurs amertumes, qui ont trop peu de mots dans la bouche pour les dire, qui les ont arrêtés au-dedans. Leur haleine, c'est une autopsie en abrégé, le relent d'un trop long sevrage.

À l'inverse, le chewing-gum amorce le verbe, il le soutient. Il en devient au sens propre le porte-parole, le totem. Les mots frais, forts de leur élan, courent sans retenue, et donnés avec confiance, frôlent l'éloquence.

Paradoxalement, mon premier geste au matin est de reprendre le chewing-gum de la veille, dont la fraîcheur est relative, j'en conviens.

Mais il permet cependant de ne pas infliger à autrui les résidus de la macération nocturne, et de faire le lien entre la densité tenace de la nuit et le lavage inaugural des dents, qui a toujours lieu avant le petit-déjeuner. Mon ressassement est peu hygiénique. Mais je suis incapable de jeter mes chewing-gums. J'en décèle toujours la vertu encore prodigue. Je souffre de constater que d'autres, qui me sont proches, les jettent au bout de quelques minutes, d'un geste mécanique et négligent : le chewing-gum se consume alors dans un seul et même mouvement, sans connaître le plaisir de la vie renouvelée. Il voit sa fin précipitée. Et cette fin paraît encore plus cruelle à celui qui a mesuré l'absurdité de sa destinée : vivre pour endurer en permanence du mouillé, de l'agression gratuite, se contorsionner en tous sens sans rien créer ni accomplir ; subir les empreintes de molaires carnassières, les cisaillements d'incisives, la pression giratoire des doigts, pour devenir boulette ; ne jamais accéder à l'identité individuelle, et être promis à l'insignifiance ; endurer longtemps, ne rien pouvoir hâter, différer ou interrompre. Quitter le cocon d'un emballage aseptisé pour venir au jour et mieux mourir, éternellement apatride, perpétuel souffre-douleur, et curieux jouet du hasard. Être interdit d'orgueil, d'insoumission. Sauf par accès d'humeur, en s'agglutinant aux fibres d'un pantalon, pour résister, pour connaître une sensation nouvelle, au contact d'une eau mousseuse dans un tambour de machine à laver, ou d'un glaçon.

Je me verrais bien entamer une collection de chewing-gums usagés, pour eux, pour moi. Pour assurer la pérennité de cette part de moi qui s'en va avec eux... Une collection à laquelle j'amalgamerais quelques boules Quies. J'ai pitié de mes chewing-gums, c'est pour cela que je les retrouve, les sauve, les recycle. Quand ils ont acquis la dureté de la pierre, oubliés sous une table, je leur offre l'humidité qui les régénère, comme une plante avide. Ils réparent mes pneus crevés, fixent mes cadres ou mes Post-it.

Ils n'ont pas le choix : rester mous et s'éprouver vivants, ou se minéraliser pour survivre ; évoluer avec aisance au contact de la salive, ou coller, pour faire œuvre de mémoire.

Ils demeurent l'objet d'un trouble existentiel, né de l'affrontement entre l'éphémère mastication épicurienne et l'orgueilleuse prétention des hommes à la durée.